

D'UNE PANDÉMIE À L'AUTRE

Michel Prévost

Au moment d'écrire ces lignes, une pandémie de grippe menace l'humanité. Certes, nos gouvernements et nos administrations, dont celle de l'Université d'Ottawa, déploient des ressources financières et humaines impressionnantes afin d'être prêts dans l'éventualité d'une pandémie de la grippe H1N1, mais l'incertitude demeure.

Cette nouvelle pandémie rappelle la grippe espagnole de 1918 et 1919, puisque 90 ans plus tard, nous devons affronter les mêmes peurs. Évidemment, la médecine a fait des progrès énormes depuis et la prévention était presque inexistante au début du XXe siècle à comparer à aujourd'hui.

La grippe espagnole

Nous profitons de la tournante actuelle pour effectuer un rappel de la grippe espagnole et de voir comment l'Université d'Ottawa a traversé cette crise.

On ne connaît pas l'origine exacte de la grippe espagnole, mais on sait qu'elle devient mortelle au États-Unis, à la mi-septembre 1918, pour se propager à une vitesse folle partout sur le continent. Des premiers cas sont vite signalés en Europe, sans doute amenés par des soldats venus aider les armées alliés. C'est sans doute en Espagne que l'on réalise en premier l'ampleur de la catastrophe. Comme État neutre, l'Espagne n'applique pas la censure comme les autres pays en guerre et les journaux parlent ouvertement de l'épidémie tueuse, delà peut-être le nom de grippe espagnole. D'autres croyaient, à tort, que la grippe provenait de boîtes de conserve venant d'Espagne.

La population européenne, affaiblie par quatre ans de guerre, subit des pertes plus grandes qu'aux États-Unis. De l'Europe, centre colonisateur du monde, des bateaux avec à leur bord des marins grippés partent vers l'Afrique, l'Amérique du Sud, les Indes et la Chine, ainsi que l'Océanie. La pandémie devient planétaire.

Sur une population mondiale estimée à 1,9 milliard, on évalue à plus d'un milliard le nombre de personnes atteintes par ce virus. Le nombre de morts varient énormément, allant de 20 millions à 100 millions. Les chercheurs évaluent le nombre probable de décès à plus de 30 millions, dont 50 000 au Canada, ce qui est déjà beaucoup plus que les 14 millions de la Première guerre mondiale entre 1914 et 1918.

Une période traumatisante

La région de la capitale n'est pas épargnée par la pandémie, mais on ne compte aucune victime à l'Université d'Ottawa. En revanche, selon le témoignage d'un

élève, Louis Tittley, l'épidémie traumatise les étudiants et un climat sinistre règne sur le campus.

Comme on trouve deux églises à proximité du campus, Sacré-Cœur et Saint-Joseph, les étudiants entendent souvent sonner les cloches lors des funérailles des victimes. Par ailleurs, toutes les activités publiques au sein de l'institution sont annulées, ce qui rend la vie quotidienne bien monotone. Par surcroît, les jeunes ne sont guère rassurés par la transformation d'un édifice appelé « le poulailler » en hôpital d'urgence.

Le témoignage le plus touchant de M. Tittley demeure l'expérience traumatisante de l'un de ses confrères de classe ayant perdu dans l'épidémie ses neufs frères et sœurs, demeurant le seul enfant survivant de la famille. Il est difficile de s'imaginer la peine que ce jeune a dû ressentir et on comprend pourquoi la grippe espagnole est demeurée dans les mémoires aussi longtemps.

Michel Prévost est l'archiviste en chef de l'Université d'Ottawa.